

La Maison-Dieu, 217, 1999/1, 103-118

Michel THIBAUT

LE MINISTÈRE DE COMPASSION AUPRÈS DES PERSONNES HANDICAPÉES

EN INTRODUCTION À CET ARTICLE, il n'est pas inutile de faire part des réserves qui me vinrent à l'esprit lorsqu'il me fut proposé. Celles-ci, en effet, non seulement contribuent à cadrer le sujet, à en donner le ton, mais elles en font partie car elles manifestent avant tout ma propre vulnérabilité. Et si la conscience que j'en ai n'a pas entraîné mon désistement, c'est en raison de l'attachement qui me lie à la liturgie.

Des réserves

Vulnérabilité au niveau de la compétence. Je ne suis pas exorciste¹ et me sens incapable de l'être. La seule évocation de cette fonction, le terme même qui la qualifie font lever en moi des fantasmes, nourris sans doute de multiples lectures mais nés de mon propre inconscient. Pourtant j'ai été ordonné exorciste. J'ai reçu, il y a cin-

1. La demande faite à l'auteur mentionnait notamment le travail d'écoute fait par les exorcistes. NDLR.

quante ans, ce qu'on appelait alors les ordres mineurs : portier, lecteur, acolyte, exorciste. La liturgie demeure, même si elle évolue. Je ne saurais renier l'ordination. Cette exigence, jointe au saisissement qui s'empare de moi quand je médite, dans l'évangile, les récits d'exorcisme opérés par Jésus, ont attiré mon attention sur la parole proche du cri, antérieure au discours, ainsi que sur la vulnérabilité et la lucidité dont elle témoigne. Il m'a été donné plus d'une fois de la recueillir comme un écho tout proche et sans doute fidèle des lointaines vociférations que rapporte l'Écriture.

« De quoi te mêles-tu, Jésus de Nazareth ? Tu es venu pour nous perdre.

Je sais qui tu es, le Saint de Dieu. »

Jésus le menaça : « Tais-toi et sors de cet homme. »

L'esprit impur le secoua avec violence et il sortit de lui en poussant un grand cri.

Marc 1, 24-26.

Parole proche du cri dont je m'efforcerai de rendre compte.

Vulnérabilité au niveau de la compassion. Celle-ci est passion partagée. Passion qui est souffrance, née du trouble et du handicap, de la douleur et de la solitude. Passion qui est désir irrépressible de vivre, à la racine de toutes les passions, volonté d'exister et de communiquer. « Où est-ce par quoi j'aurai l'être ? » selon la belle expression de Françoise Dolto. Cette double passion, ou plutôt les deux faces de l'unique passion, je l'ai, pendant trente ans, partagée avec des personnes marquées, à différents degrés, par divers handicaps, avec leurs proches et leurs éducateurs. Je peux en témoigner et m'efforcerai de le faire avec discernement et objectivité. Il me sera cependant impossible de passer entièrement sous silence ma propre vulnérabilité, tant sa révélation progressive est liée au cheminement de mon ministère. Non pas illustration, encore moins exemple, mais symbole et réserve de sens. Là encore la liturgie introduit au mystère.

Point de ténèbres sans espoir de lumière,
Rien n'est fini pour Dieu ;
Viens l'aurore où l'amour surgit ;
Chant d'un matin de Pâques !

Hymne de Carême, fiche G 183.

Une rencontre, un accord

Ce samedi, en fin de matinée, je me rends à l'invitation de mon ami Jean-Pierre que m'ont transmise ses parents. Le père, à l'entrée du jardin, la maman devant ses fourneaux guettent mon arrivée : « Plus que jamais nous sentons, au-dessus de nos têtes, l'épée de Damoclès. » Du haut de ses vingt ans et de son mètre quatre-vingt-dix, Jean-Pierre devine, venant à lui, un avenir que les médecins prédisent sombre. « La nuit, nous le trouvons perdu dans le couloir... Nous essayons de faire face mais son mal nous ronge. »

La table est mise à une extrémité de la vaste salle où je suis introduit et que je connais bien. Je note le nombre élevé de couverts : Jean-Pierre a invité largement. Sa sœur et son beau-frère, avec leurs jeunes enfants, m'entraînent vers les fauteuils où la conversation s'engage, sur fond sonore. Je reconnais les chants des journées mondiales de la jeunesse. Jean-Pierre, à qui l'émotion fait différer le contact, se tient à l'étage dans sa chambre. Je le devine silencieux, aux aguets, se retenant de descendre l'escalier qui donne dans la salle. Retardant son apparition, il laisse à ses chants familiers le soin de dire à qui sait entendre sa présence, son accueil et le registre sur lequel il situe la rencontre.

On sonne ; les amis arrivent. Je les vois traverser le jardin. Des amis du Foyer d'adultes handicapés. Ils sont suivis de deux jeunes parents poussant dans sa voiture leur fils Alain, sept ans, et de la maman d'Alexandre, six ans. Présentation. Les regards se tournent vers l'escalier. Jean-Pierre apparaît, sa haute taille penchée, les mains serrées l'une contre l'autre. Il passe et repasse au milieu de nous, s'approchant jusqu'à nous frôler, nous flairant sans rien

dire. Soudain, il se précipite sur l'électrophone, remplace prestement le disque par un autre : des rythmes violents embrasent la salle. Jean-Pierre disparaît, happé par l'escalier qu'il redescend en trombe coiffé d'une ample perruque blonde et là, devant nous, il improvise, en émettant des sons aigus, une danse d'une force et d'une grâce stupéfiantes.

D'un fauteuil à l'autre, devant un verre, la conversation circule. La poussette d'Alain a pris place dans le cercle. Le garçon, déjà grand, polyhandicapé, ne remue ni la tête ni les membres. Il est là. Une sorte de râle sort de sa bouche entrouverte. De temps à autre, on le penche en avant afin de dégager sa respiration. Tout à l'heure, ayant fait connaissance, j'oserai demander à le suivre dans la cuisine où la maman lui donnera son repas avant que nous passions à table : quelques cuillerées de bouillie, patiemment ingurgitées et en partie dégurgitées, progressant, en une marée minuscule, vers l'intérieur de ce corps offert.

Autre becquée. À une extrémité de la table, Jean-Pierre préside, entouré de ses jeunes amis. Ceux-ci, tout handicapés qu'ils soient, mangent avec distinction et répondent avec gentillesse aux questions que nous leur posons. À mesure que le repas avance, l'attention se détourne quelque peu de leur groupe. Je remarque alors l'attitude de Sophie. Avec sollicitude elle se penche vers Jean-Pierre. Sans doute a-t-elle senti chez celui-ci, muré dans son angoisse, un appel muet à la tendresse dont elle-même, en bonne trisomique, n'est pas avare. Elle entreprend de le faire manger à la façon des tout-petits. Je la vois tendre la cuillère tout en me désignant du geste : « et une pour le curé ! »

À l'autre extrémité de la table, à la droite du papa de Jean-Pierre, la maman d'Alexandre se lève de temps à autre en nous priant de l'excuser. Elle va téléphoner et revient : « Tout va bien. » Alexandre, six ans, héros, comme Alain, de la vulnérabilité, est sujet à des crises dont chacune nécessite une hospitalisation immédiate. « Jour et nuit, son papa et moi sommes sur le qui-vive. En ce moment Alexandre est calme mais je sens qu'il va se passer quelque chose. » Nous parlons alors de la structure d'écoute que la jeune femme vient de créer. « Un endroit où l'on puisse venir dire, crier ou, pourquoi pas, pleurer son désarroi. »

La maman de Jean-Pierre, elle-même à l'origine d'une structure d'accueil, évoque l'association qui la soutient et fait l'éloge des membres qui s'y dévouent : « Tous sont admirables. » Un silence. « Cependant, on sent très vite ceux qui viennent aider et ceux qui vivent le handicap jour après jour. Ce n'est pas la même passion. »

La communication facilitée

En face de moi, Alain repose maintenant sur les genoux de son père. Celui-ci, tout en parlant, maintient délicatement un doigt sur la langue de l'enfant pour que le râle s'estompe. C'est une sorte de bouche-à-bouche dont je ressens, à ma propre respiration, la vertu apaisante. Le doigt a pris le relais de la cuillère, pour distiller la tendresse. À propos d'Alain, il est question de la « communication facilitée » dont il bénéficie. Je connais cette technique venue d'Australie et mise en œuvre, chez nous, depuis quelques années. Son approche est déconcertante. La praticienne tient, d'une main, un clavier mobile de petite dimension, son autre main est posée sur celle de l'enfant dont elle épouse le mouvement, se bornant à l'orienter vers le clavier. J'ai pu voir le tracé de ces frappes apparemment incohérentes, chez des parents amis peu enclins à la crédulité. Au milieu de lettres qui se suivent sans signification se détachent des mots et des phrases chargés de sens et parfois dérangeants : « Pourquoi me prenez-vous pour un bébé ? » Alain a ainsi interpellé les siens. Je regarde son corps abandonné, son visage muet. Mystère. Le repas s'achève, Jean-Pierre et ses amis se sont levés de table, le silence ponctue maintenant les propos qui se raréfient. Maryse, jeune adulte trisomique, va et vient dans la salle, suivant des yeux son rêve. Sa voix s'élève, claire :

Tu as, tu as toujours de beaux yeux
Tu aurais pu rendre un homme heureux.

Ainsi, pour aborder l'écoute et la compassion, ai-je préféré, au déroulement linéaire du discours, la globalité du

symbole ; à la démonstration, la mise en scène ; à l'explication, la compréhension. C'est dans celle-ci qu'il nous faut maintenant progresser pour honorer la demande qui nous est adressée. De la scène où l'écoute circule entre les personnages et draine en chacun, à des degrés divers, pulsions, passions et communication, dégager les éléments constitutifs de toute écoute, voire d'un certain pouvoir d'exorcisme. Du symbole que constitue le groupe assemblé pour la fête, en proie à l'épreuve et au vouloir-vivre, dégager les composants de toute compassion.

« Merci de nous avoir accordé votre temps. » Ces paroles avec lesquelles les parents de Jean-Pierre prennent congé de moi en fin d'après-midi fournissent un point de départ à notre progression. Accordé. J'étais venu, accordant, sans condescendance ni commisération, à mon ami Jean-Pierre quelques heures prises sur celles que l'honnête homme comptabilise chaque jour ; je repars accordé à moi-même, insouciant du temps écoulé. Entre ces deux moments : l'écoute. Qu'elle s'instaure avec une ou plusieurs personnes, l'écoute procède de la même manière que les instrumentistes au moment de jouer ou les choristes au moment de chanter. Il s'agit d'un travail sur soi, sur son propre corps et l'instrument qui le prolonge, pour produire un son qui s'entende sans pour autant couvrir les autres. S'entendre soi-même parmi les autres, comme les autres souhaitent nous entendre. Accordé. Ainsi en va-t-il de l'écoute dans l'entretien. Non pas s'éclipser dans la passivité ; pas davantage s'imposer par la subtilité, mais rechercher l'accord grâce auquel chacun peut s'établir dans sa propre vérité. Ici, l'écoute rejoint la compassion. L'accueil de l'autre et l'offrande de soi dans l'entretien traduisent symboliquement la mort à soi-même et le don de la vie dans la passion. L'entretien mené jusqu'à l'incandescence, la passion poussée à son paroxysme produisent l'exorcisme, la « parole d'autorité » dont parle l'Évangile.

Une révélation

Un anthropologue, évoquant la relation, apporte ici un éclairage. « Je peux comprendre comment j'en suis arrivé là, je peux identifier mes motifs, analyser mon histoire, la décomposer ; cela explique beaucoup de choses, mais cela ne rend pas entièrement compte de la relation elle-même. La relation reste sinon un mystère, du moins quelque chose de spécifique, qui ne peut pas être réduit au chemin qui y a mené, ni aux outils dont nous disposons pour analyser ce cheminement. D'un certain point de vue, la relation est une révélation. C'est comme dans le travail de deuil, il y a une révélation de quelque chose. Dans le deuil, on découvre qu'on aimait la personne que l'on a perdue, même si on avait l'impression de ne pas l'aimer ou de ne pas l'aimer suffisamment¹. » L'hymne liturgique magnifie, elle aussi, l'écoute et la passion :

Il suffit d'être, et vous vous entendrez

Rendre la grâce d'être et de bénir ;

Vous serez pris dans l'hymne d'univers,

Vous avez tout en vous pour adorer².

Il suffit d'être. Tel est le secret de l'écoute et de la compassion. De la relation, ajoute Max Pagès. Mais si celle-ci est, d'un certain point de vue, une révélation, irréductible aux cheminements qui y mènent et aux analyses qui l'expliquent, il n'en est pas moins légitime, et c'est notre propos, de chercher à percer le secret, à se laisser transformer par cette révélation. Comment, en d'autres termes, parvenir à l'accord ? Je me souviens des longues heures passées en compagnie d'un ami organiste dans les entrailles de son instrument, à la tribune de la cathédrale. Note après note, registre après registre, il accordait son orgue. Travail

1. Max PAGÈS, « L'ordre de l'amour », dans *Cultures en mouvements*, n°4.

2. P. DE LA TOUR DU PIN, « En toute vie, le silence dit Dieu », hymne de l'office des lectures au jeudi I de la *Liturgie des Heures*.

méthodique, labeur passionnant. Ainsi en va-t-il de l'écoute. Pour entendre Jean-Pierre, nous accorder à son désir, il nous fallait le voir jouer des registres de l'attente et de l'apparition, de la musique et de la danse, du déploiement de son grand corps et de son repli dans l'attitude du bébé nourri à la cuillère.

L'entretien et les sens

En va-t-il si différemment dans l'entretien ? Martine m'a demandé un rendez-vous. Pour une question précise. Ce sera bref. Elle s'en voudrait de prendre mon temps : « Vous êtes tellement occupé ! » La jeune femme, que je connais à peine, se présente à l'heure dite. La quarantaine, l'élégance discrète. Elle prend place dans le fauteuil que je lui indique. La question à traiter est précise, en effet ; elle trouve vite sa réponse, silence. Martine modifie sa position dans le fauteuil. Insensiblement je rectifie la mienne. L'entretien reprend, sans objet apparent, abordant les souvenirs, les relations communes, les difficultés de la profession : la dame est professeur. À plusieurs reprises, elle s'interrompt, les mains crispées sur les bras du fauteuil : « Mais j'abuse de votre temps ! » Martine se lève. Je la reconduis, la salue. Elle se retourne et la question jaillit, brève, bien différente de la première.

Dans l'écoute mutuelle, nous jouons des cinq sens. L'ouïe, la vue, l'odorat sont en éveil, excités ou réprimés. La parole qui franchit les lèvres, vibrantes ou pincées, est marquée, avec mille nuances, par le défilé de la gorge, l'ouverture du palais, l'étalement de la langue. Le toucher est omniprésent, physique, moral, spirituel. Nous jouons aussi de nos passions ou plutôt elles jouent en nous et, parfois, se jouent de nous. Mais tous, sens et passions, cherchant l'accord, convergent vers le vouloir-vivre, le désir, l'amour. « Nous pouvons dire, écrit Bossuet, si nous consultons ce qui se passe en nous-même, que nos autres passions se rapportent au seul amour et qu'il les enferme

et les excite toutes... Ôtez l'amour, il n'y a plus de passion, reposez l'amour, vous les faites toutes naître³. »

Peut-être éprouvons-nous quelque difficulté à admettre que chacun de nos sens contribue à l'écoute, chacune de nos passions à la compassion. Dans l'entretien pastoral, en effet, dans l'exercice de la sympathie, par laquelle nous partageons les émotions d'autrui, de l'empathie grâce à laquelle nous entrons dans sa manière de voir et de penser, nous nous efforçons à la plus grande attention, à la présence à l'autre jusqu'à l'oubli de soi. Mais comment pourrions-nous accueillir les passions qui nourrissent l'attitude d'autrui : peur, agressivité, faim et soif d'estime et d'affection, si nous ne nous autorisons pas à les reconnaître en nous-mêmes ? Comment nous rendre vulnérable à sa sensibilité si nous ignorons la nôtre ? Nous pouvons dire, en vérité, de cette communication des sens et des passions ce que Françoise Dolto écrit de l'inconscient : « Nous communiquons d'inconscient à inconscient bien qu'il y ait un langage qui, codé et conscient, nous empêche de tout dire et les autres de tout entendre de ce que nous ressentons. »

Une action

On prépare le baptême de Louis. Afin de favoriser la rencontre de ce grand adolescent touché par l'autisme avec le prêtre qu'il ne connaît pas encore, nous avons rendez-vous dans l'appartement familial. Au fil de l'échange avec les parents et la future marraine, la demande de baptême prend corps. Louis, qui se tient dans le couloir et ne perd aucun de nos propos, fait irruption de temps à autre dans le salon au centre duquel il décrit un cercle puis disparaît. C'est sa manière à lui de conjuguer absence et présence, désir et peur du contact. Plus la conversation avance, plus le cercle décrit s'élargit, jusqu'à me frôler. Lady, le labra-

3. Cité par Jean-Didier VINCENT, *Biologie des passions*, Paris, Éd. Odile Jacob, 1994, p. 13.

dor confident de Louis, épouse le rituel de son maître. Celui-ci vient enfin se poser à l'extrémité du canapé sur lequel j'ai pris place et, pour la première fois, tourne vers moi son beau visage. « Vous vous êtes sentis » dit le père. À l'heure du baptême, j'hésite à oindre Louis avec le saint chrême ; je crains le recul, la fuite. Ayant versé l'huile parfumée dans mes mains, je les lui tends. Louis s'approche, hume longuement, met ses mains dans les miennes et s'enduit le visage avec délices.

D'une onction tu me parfumes la tête
et ma coupe déborde

Psaume 22, 5

Ludivine est autiste elle aussi et s'achemine, à dix-sept ans, vers la première communion. Lorsque j'arrive à la ferme pour l'entretien du samedi – les autres jours de la semaine la jeune fille est à l'internat – je la trouve assise au fond de son fauteuil, les genoux au menton, l'oreille collée au transistor. Le chant, c'est sa passion. On en est donc tenu à enregistrer les cantilènes bibliques qui structurent la catéchèse pour prolonger un entretien qui est, en fait, un monologue auquel Ludivine semble indifférente. Elle assimile cependant les cantilènes et les chante aux moments les plus inattendus.

Ce samedi-là je suis invité à la table familiale. Ludivine a choisi sa place, assez éloignée de la mienne pour qu'elle puisse m'apercevoir sans prendre le risque d'un contact. Au cours du repas, elle se lève et se met à tourner autour de la table en faisant rebondir une balle, apparemment absente de la conversation. La jeune fille s'arrête. Elle pousse et laisse ouverte la porte de la salle d'eau en face de moi. Elle entre et s'assoit par terre, me tournant le dos. Je me rends compte alors qu'ainsi Ludivine peut me voir dans le miroir incliné au-dessus de sa tête. Silence. Elle se met à chanter.

À la claire fontaine, m'en allant promener
J'ai trouvé l'eau si belle que je m'y suis baignée,

Silence à nouveau. Ludivine attend. Alors, moi :

Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

Une haleine de vie

Autre samedi, autre repas, autre rencontre. Avec Pierre-Emmanuel. L'adolescent sourd et aveugle est accueilli dans un établissement spécialisé. Jusqu'à vingt ans, précise sa mère qui vit seule. Mais après ? Le confrère qui m'a introduit les connaît bien. Il m'a fait venir pour parler d'une possible confirmation, le plus cher désir de la maman. « Je l'ai fait manger avant nous, dit celle-ci. Vous comprenez, il ne voit pas. » Après le repas, la conversation se poursuit dans le modeste salon. Elle prend la forme d'un long récit, ponctué par les allées et venues du garçon dans la chambre voisine ; le récit de la passion du fils selon la mère, la passion au quotidien de Pierre-Emmanuel. Il se montre soudain, tout nu, et se dirige vers la salle de bain. Mon confrère le rejoint, le ramène dans sa chambre et le conduit vers moi, de nouveau habillé. L'adolescent s'arrête tout près de moi qui me suis mis debout, mû par un sentiment de respect. Je perçois son haleine comme il perçoit la mienne ; il reçoit mon visage comme je reçois le sien. Lentement il lève les bras et entreprend de me connaître. Ses mains font le tour de mon corps. Puis il me fait asseoir sur le divan et s'y allonge lui-même, la tête sur mes genoux. Pierre-Emmanuel repose. Le silence nous gagne ; le silence des origines.

Le Seigneur Dieu façonna l'homme avec la poussière du sol et il lui communiqua une haleine de vie...

Puis il fit descendre sur l'homme un sommeil mystérieux.

Gn 2, 7 et 21

Le parcours sinueux des sens

Pour progresser dans la compréhension de l'écoute et de la compassion, nous avons emprunté le parcours sinueux de l'éveil des sens et des passions, le parcours de la source qui se fraie un chemin jusqu'au lac

Où l'étoile du ciel se mire dans l'azur.

Le miroir du lac, c'est l'écoute ; la masse des eaux, la passion ; la source qui les alimente, l'amour. La journée chez Jean-Pierre s'est présentée à moi au moment où j'allais entreprendre la rédaction de cet article. J'y ai vu un signe à ne pas ignorer, une parabole à raconter et une reprise, en quelques heures, de trente années d'apprentissage, tantôt heureuse, tantôt malheureuse de l'écoute et de la compassion.

Je voudrais achever ce parcours par l'évocation d'une dernière scène, symétrique de la journée chez Jean-Pierre, qui fut à l'origine de ma vocation au service des personnes handicapées. La vulnérabilité m'y fut révélée ; et dans cette révélation m'est apparue confusément la dimension d'exorcisme qui, me semble-t-il, n'est jamais absente de la relation. En celle-ci, en effet, que Max Pagès compare judicieusement au travail du deuil, ce sont toujours des forces antagonistes, des esprits, malin ou saint, la passion de mort et la passion de vie qui s'affrontent. Silencieusement, à mots couverts, « à corps et à cris »

La mort et la vie se sont affrontées
en un prodigieux combat.

Le maître de la vie, traversant la mort,
règne, à jamais vivant

Séquence de Pâques

À la claire fontaine, m'en allant promener

J'ai trouvé l'eau si belle que je m'y suis baignée,

Une clameur d'acquiescement

J'étais alors – à la veille du concile Vatican II – professeur et directeur spirituel dans un séminaire de vocations d'aînés. À trois kilomètres de là, sur le coteau dominant la Marne, un ancien couvent de Clarisses abritait quatre-vingts adultes handicapés mentaux dont une quinzaine plus lourdement atteints, voire grabataires. L'encadrement était assuré par un personnel peu qualifié mais dont le dévouement palliait tant bien que mal les insuffisances. Je me portai volontaire pour aller, à la demande de la direction, célébrer le dimanche dans la chapelle de l'établissement. À la première messe, quand je me retournai : « *Dominus vobiscum* », il s'éleva du groupe des pensionnaires qui se tenaient debout, assis ou allongés, une clameur qui n'appartenait à aucune langue mais exprimait un joyeux acquiescement. Je restai interdit. Ce fut ma première écoute.

Au fil des célébrations hebdomadaires, je me familiarisai avec cette communauté insolite. Je cherchai à la mieux connaître. J'étais particulièrement attiré par le groupe des hommes les plus gravement handicapés au milieu desquels je venais m'asseoir, silencieux, m'efforçant de comprendre. Je devins leur ami et entrai en relation avec plusieurs familles. Deux membres du personnel étant tombés malades, je me proposai pour prêter main forte au moment du lever et de la toilette des grabataires. Je partais à pied, dans la nuit. On était en hiver. Je célébrais la messe puis aidais à lever, transporter, laver et habiller, Dany, René, Christian, Patrice. Corps à corps sur fond de gémissements, labeur proche du recueillement, prolongeant pour moi la célébration : seconde écoute. On me descendait en voiture. Commençaient alors ma journée d'enseignant.

D'engagement en engagement, j'en vins à assurer, à mon tour, la veille de nuit. La lune brille au ciel et se glisse dans le dortoir, laissant deviner les formes allongées. Le rituel complexe de l'endormissement vient de s'achever.

Tout repose. Repos fragile. J'ai, sur la table, la liste des consignes à observer : faire boire Pierre, réveiller Paul, appeler, si besoin est, l'infirmier. Je suis en proie à l'angoisse ; mais aussi à la paix, qui se répand en moi, comme la clarté de la lune sur le sol. À près de quarante ans de distance, je reprends sans effort, mais non sans émotion, la méditation commencée alors. Je passe au milieu d'eux. Ils dorment, ils sont comme nous. Maintenant, ces hommes sont comme les autres. La différence apparaît au réveil. Tandis que nous nous hâtons vers les activités qui nous définissent, eux poursuivent, les yeux ouverts, la vie abandonnée, la vie livrée qui est notre forme nocturne. Passivité ; passion. Mais cette nuit au cours de laquelle la mémoire recueille et pense les impacts du jour et les fait contribuer au jeu des passions : plaisir et crainte, faim et sexualité, agressivité et fuite, cette nuit permet seule à la vie de se renouveler. Elle est à l'origine du jour.

Ce jour en train de décliner,
 Tu nous donnes de le tourner
 Vers le mystère
 Qui fit le premier soir avant
 La première aube sur les temps,
 Et chaque soir au soir suivant
 Dit ta lumière ⁴.

Les hommes, sur le repos desquels je veille, ce sont les préposés à la permanence de la face nocturne de toute existence. Chacun d'eux, à travers les ténèbres qui l'ensevelissent, dit la lumière.

Compassion lunaire

La lune est à son plein. Je contemple son disque parfait. Les astrophysiciens expliquent qu'elle nous présente toujours la même face parce que sa rotation s'accorde parfai-

4. P. DE LA TOUR DU PIN, « Seigneur, au seuil de cette nuit », hymne des vêpres au mardi II de la *Liturgie des Heures*.

tement à celle de la terre. La lune a, elle aussi, sa face cachée. Son origine ? Elle s'est détachée du manteau de la terre sous l'impact d'un astéroïde et la gravitation lui a peu à peu façonné sa forme sphérique. La lune est fille de la terre ; elle est issue de sa blessure, et maintenant, à bonne distance, elle veille par le jeu des marées, au maintien de son équilibre. Dans le silence de la nuit, mon regard se porte, du visage enfoui de mes amis, vers celui, rayonnant, de la lune, visage de la compassion.

Un gémissement s'élève d'un lit. Je m'approche, m'agenouille et pose ma main sur le front brûlant. Ce gémissement rejoint le râle d'Alain ; ma main comme le doigt du papa du petit bonhomme distille la tendresse. « Communication facilitée. » Quoi qu'il en soit de la technique qui paraît faire l'impasse sur l'apprentissage de la parole et de la réflexion, passant du râle ou du cri aux formulations les plus élaborées, la communication facilitée par la tendresse, elle, est une réalité. Au lieu de passer par le clavier mobile de la thérapeute, elle emprunte le réseau du corps, du cœur, de la voix des parents et des proches, accordés à leur fils, leur sœur, leur ami, accordés, à corps et à cris.

Je crois rejoindre ici le sens et la vertu de l'exorcisme, à défaut de le pratiquer dans sa forme liturgique. Ce sens jaillit du rapprochement de deux expressions de l'Écriture.

Jésus le menaça : « Tais-toi, sors de cet homme. »

L'esprit impur le secoua avec violence
et il sortit de lui en poussant un grand cri.

Cet exorcisme, dont nous avons rapporté le récit au début de l'article, ouvre le ministère de Jésus, selon Marc, dans la synagogue de Capharnaüm. Luc, lui, décrit en ces termes la mort de Jésus sur la croix :

Jésus poussa un grand cri. Il dit :
« Père, entre tes mains je remets mon esprit. »

Et, sur ces mots, il expira.

Luc 23, 46

